

Maria Giovanna Petrillo

Edmondo De Amicis et Hector Malot, deux écrivains « au grand cœur »¹

Au moment où Baudelaire traduit le terme allemand *Zeitgeist* par « mal du siècle », désignant l'esprit propre à l'Europe de la seconde moitié du XIX^e siècle, le Ligure Edmondo De Amicis² et le Normand Hector Malot donnent avec leurs œuvres *Cuore* et *Sans Famille* un reflet de cette époque bouleversée « en faits divers »³.

En effet, si l'idée de *mal du siècle* détonne avec celle d'une ère de progrès de la science et de la technique, les deux écrivains évoquent, dans une vision de journalistes et de romanciers à la fois, deux sociétés, l'une monarchique et l'autre républicaine, où parmi de nombreuses contradictions, le progrès est connecté à la misère, à l'émigration⁴ et aux ravages de l'alcoolisme.

¹ On reprend ici le titre d'Agnès Thomas-Maleville, *Hector Malot, l'écrivain au grand cœur*, Monaco, Rocher, 2000 ; on se réfère aussi à la troisième édition française, toujours chez Delagrave, du *Livre Cœur* de De Amicis, titrée *Grands Cœurs*, parue en 1892. Cf. Mariella Rigotti Colin, « Da « Cuore a « Grands Cœurs » fine 800 », *Belfagor*, anno XLI, 31 maggio 1986, p. 307.

² De Amicis (Oneglia, 21 octobre 1846 - Bordighera, 11 mars 1908) est un homme du Nord de l'Italie. Il a vécu à Turin, à l'époque capitale du royaume d'Italie, où il effectue des études secondaires qui le conduisent bientôt dans l'armée. Jeune sous-lieutenant en 1866, au moment où éclate la Troisième Guerre d'indépendance contre l'occupant autrichien, il connaît la défaite de l'armée régulière italienne à Custozza le 24 juin 1866. Marqué par cette bataille perdue qui tiendra une place importante dans *Cuore*, il démissionne de l'armée en 1871 pour se consacrer entièrement à l'écriture. Il s'engage publiquement dans le combat politique à partir de 1891, mais son socialisme reste plutôt à un niveau philanthropique. Cf. Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris, Armand Colin, 1970.

³ Même s'ils prennent leurs distances à l'égard du mouvement réaliste, la précision des « faits divers » rapproche les deux écrivains qui ont besoin du vrai pour écrire ; du reste, s'il sont réalistes, ils sont des conteurs, ce qui les met en marge du mouvement.

⁴ L'émigration est l'un des sujets chers aux deux écrivains ; on pense ici à *Sull'oceano*, publié en 1889 chez Treves à Milan, réédité à nouveau à Milan chez

Cette étude vise à démontrer les liens profonds entre les deux écrivains qui, parmi les mieux payés de leur temps, ont été relégués par la critique littéraire sous la catégorisation d'auteurs de « littérature pour la jeunesse » ; pour ce faire, nous analyserons la narration du roman *Cuore* par rapport à celle de *Sans famille*, puis nous nous concentrerons sur le repérage des thématiques malotiennes à l'intérieur du roman italien.

Presque opposés sur le plan caractériel et intellectuel, et plongés dans un cadre historique et culturel sans aucun doute différent, les deux écrivains codifient une écriture du moi dans une perspective à la fois pédagogique et représentative d'une époque généralement reconnue comme riche et des plus complexes.

De Amicis et Malot : deux hommes traversés par l'histoire

La période du *Risorgimento* italien transforme l'Italie de simple « expression géographique »¹ en une vraie réalité politique, même si les interprétations divergent quand il s'agit d'inscrire les événements italiens dans un contexte européen : certains théoriciens voient dans le *Risorgimento* un phénomène spécifiquement italien² sans aucun lien avec les contingences de l'époque ; d'autres croient que l'unification italienne s'inscrit dans un processus tout européen où la France de la Troisième République joue le rôle de protagoniste pour la formation d'une vraie conscience politique de l'État en Europe³, parmi eux, De Amicis.

En tout cas, les patries de De Amicis et de Malot et les conditions matérielles de la vie se transforment, de nouvelles classes sociales naissent, les privilèges cèdent la place à une nouvelle force, l'argent provenant du commerce et de l'industrie qui connaissent un grand essor. Cette mutation sociale et économique va favoriser un développement de l'instruction, de la presse et de la littérature, créant une atmosphère générale qui vise à diffuser un grand nombre d'idées laïques ; ce climat effervescent forme les deux écrivains qui, en accord avec les tendances de l'époque, signent deux romans qui se présentent en tant que produits d'un écrivain observateur, socialement engagé, journaliste, convaincu du lien indiscuté entre instruction et évolution de la société et, pour le dire avec

Garzanti en 1996. En ce qui concerne la figure du migrant italien à l'intérieur de *Sans famille*, voir Sylvie Martin-Mercier, « Entre maître et padrone : la représentation de l'Italien dans *Sans famille* », *Cahiers Robinson* n°10 : *Diversité d'Hector Malot*, 2001, p. 39-57.

¹ Cf. Prince Klemens Venzel de Metternich, *Mémoires, documents et écrits divers*, Paris, Plon & Cie, Paris 1881.

² Cf. AA.VV., *La Memoria in piazza*, Milano, Edizioni Effigie, 2012.

³ Vincent Duclert, *La République imaginée 1870-1914*, Paris, Belin, 2010, p. 12.

Francis Marcoin, plutôt « artiste »¹ à savoir créateur d'une fiction pédagogique qui, menant au sacre de l'écrivain, suggère en même temps à ses lecteurs un exercice de critique autant que d'identification.

Seize ans de différence, De Amicis petit-bourgeois, fils d'un simple fonctionnaire du Royaume de Savoie, Malot appartenant à la haute bourgeoisie, fils d'un notaire ; formation militaire obligée par les difficultés matérielles d'une famille plongée dans le besoin par la maladie du père pour le premier², formation juridique fruit de la contrainte d'un milieu familial plus que confortable pour le second. Mariage clandestin et vie libertine pour De Amicis³, mariage avec une femme divorcée pour Malot. Dans ce cadre, De Amicis mondain, fidèle à sa nouvelle patrie unie qui lui a donné la possibilité de se racheter de son état social initial, apparaît comme le défenseur à contre-courant de l'honneur et de l'armée italienne dans un chœur pesant de dénonciation de la cruauté de la vie militaire ; Malot, réservé et bien conscient d'appartenir à la classe bourgeoise, dénonce sans vouloir être révolutionnaire les vices d'une société injuste, en souhaitant une transformation du système éducatif pour une république avancée et démocratique ; De Amicis lui aussi, engagé politiquement, fut aussi conseiller municipal socialiste à Florence en 1892.

La période militaire de De Amicis est marquée à la fois par sa participation active à l'histoire en tant que combattant pendant la troisième guerre d'Indépendance italienne, et par son entrée discrète dans le monde littéraire. En 1867, il entame une collaboration active avec la revue *L'Italia Militare* où il publie en 1868 ses premiers *Bozzetti di Vita Militare*⁴.

¹ Francis Marcoin, *Hector Malot et le métier d'écrivain*, Paris, Magellan & Cie, 2008, p. 7.

² Il est intéressant de voir une transposition autobiographique dans l'œuvre de De Amicis titrée *Romanzo di un maestro* (Milan, Treves, 1890). Pour la première traduction en français voir : *Le Roman d'un maître d'école*, Neuchâtel, Delachaux, 1893. À signaler également l'admirable travail de Mariella Colin qui vient de traduire cet ouvrage aux Presses universitaires de Caen, en 2015 ; ce roman-enquête du 1880, écrit en même temps que *Cuore*, suit l'itinéraire d'un maître dans les villages des vallées et des campagnes du Piémont et brosse un tableau très réaliste des conditions de travail des maîtres et des maîtresses après la fondation du royaume d'Italie.

³ http://archiviodistorico.corriere.it/2007/agosto/18/Amicis_Affari_cuore_co_9_070_818022.shtml.

⁴ Ces scènes de la vie militaire sont publiées en volume séparé et rééditées plusieurs fois jusqu'en 1882. Nous signalons également la version française : *Scènes de la vie militaire*, Paris, Librairie illustrée, 1886. La fortune littéraire de ce volume est liée toujours aux rapports politiques entre les deux pays.

Loin de tout type d'engagement militaire, ce sera sa passion pour la botanique qui constituera pour Malot la voie d'accès à la profession journalistique : il signera en 1855 son premier article dédié à l'exposition universelle horticole des Champs-Élysées dans le *Journal pour Tous*¹. Deux positions intellectuelles presque opposées pour les deux écrivains aussi en ce qui concerne le rôle de la religion et de l'école : De Amicis, socialiste, laïque² et surtout patriote, exalte l'institution scolaire en tant que fondement de la société³, Malot anticlérical par excellence, avec son indépendance d'esprit, manifeste, dès sa jeunesse, son opposition aux méthodes d'enseignement de l'institution scolaire.

Malgré toutes ces dissemblances morales, intellectuelles et spirituelles, ils partagent les mêmes idées sur le rôle de la famille dans la construction d'une société civile.

Deux écrivains « au grand cœur »

Comme nous avons vu auparavant, la vie et l'œuvre de ces deux écrivains donnent l'image de deux itinéraires politiques et intellectuels cohérents dans l'Italie du *Risorgimento* et dans la France de la Troisième République. Le sentiment de désillusion que saisit De Amicis et qui le rapproche de Malot, concerne surtout l'État libéral issu de l'Unité de l'Italie et de ceux qui ont trahi les espérances du peuple ; c'est une perception qu'il codifie tout probablement pendant son premier séjour à

¹ Agnès Thomas-Maleville, « Malot la probité, une figure à part dans le milieu littéraire du XIX^e siècle », *Cahiers Robinson* n° 10, 2001, p. 10.

² Il faut souligner que la religion catholique est peu présente dans *Cuore*, et encore moins les ministres du culte. Enrico ne fait allusion qu'au jour des morts et au défilé de Carnaval. Aucune mention ni à Noël ni à Pâques. Plus que la religion catholique, *Cuore* développe une véritable religion de la patrie, miroir d'une position socialiste qui lie De Amicis à la France.

³ L'école de De Amicis se présente en tant que société heureuse et harmonieuse où la récompense constitue une reconnaissance des mérites personnels. Cependant, la critique sociale n'est pas entièrement absente grâce à la mise en scène des conditions de vie difficiles des familles d'ouvriers et d'artisans modestes dont les enfants sont présents sur les bancs de l'école Baretta. Il faut penser que l'école primaire est à l'époque l'objet de l'attention générale en Italie comme dans la plupart des pays européens. En Italie, depuis la loi Casati qui a été promulguée dans le royaume de Piémont-Sardaigne en novembre 1859 puis étendue à l'ensemble du royaume avant d'être complétée par la loi Coppino du 15 juillet 1877, l'enseignement primaire est devenu gratuit et obligatoire pour les enfants des deux sexes, mais l'obligation n'est en réalité effective que pour les trois premières années de la scolarité, de six à neuf ans, et la gratuité limitée aux droits d'inscription à l'exception des fournitures scolaires payées par les parents. C'est donc un système scolaire en voie de démocratisation qui s'affirme alors dans l'Italie post-unitaire et que De Amicis transpose dans son roman.

Paris en 1873, un voyage qu'il a rêvé pour longtemps et auquel il s'est préparé en étudiant la langue et la littérature françaises avec « ardeur »¹.

Au début, l'objectif de ce voyage était d'écrire d'un pays étranger, conformément à la demande du marché littéraire italien de l'époque. Ce n'était pas sa première expérience dans ce sens ; en effet, en 1872 il venait de publier - chez Treves, désormais son éditeur habituel² - *Le Nouvelle* avec un grand succès public. Dans ce recueil il avait continué, de façon plus ou moins systématique, à travailler sur ses trois thèmes pivots, c'est-à-dire la patrie, l'école et l'armée, mais il était bien conscient d'avoir repris et développé la manière stylistique et psychologique de *Bozzetti di vita militare* et, en voulant perfectionner son style, il souhaitait d'explorer diverses possibilités d'écriture.

Ayant donc déjà expérimenté la littérature de voyage³ très à la mode en Italie⁴ et étant un écrivain et un journaliste assez connu en France⁵, il pouvait exprimer son amour pour ce pays qui voulait renaître après la défaite de Sedan et la grande peur de la Commune. Son état d'âme est évident dans les articles envoyés à la rédaction de *La Nazione*⁶, où l'on découvre la méfiance des Français à l'égard des Italiens, dont le journaliste était bien conscient : ce sentiment des frères d'outre-Alpes était dû à la prise de Rome et à la conduite du gouvernement italien pendant la guerre franco-prussienne, quand l'ancien allié français avait été abandonné à son destin, une attitude justifiée par l'auteur dans toute une série de lettres envoyées à la rédaction. On en cite une : c'est en effet pendant la fête nationale du 14 juillet que De Amicis

¹ « Ora sto occupandomi con molto ardore della lingua francese che voglio assolutamente parlare bene prima di andare a Parigi » (lettre datée 26 décembre 1872, voir BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 23).

² Avant de se lier à Trèves, De Amicis publie chez Voghera et chez Barbera, deux maisons d'édition de Florence.

³ De Amicis aura un grand succès et inaugurerà toute une série de livres de voyage : il publia deux livres avec les éditions Barbera : *Spagna* (1873), *Olanda* (1874) en passant ensuite à la maison d'édition Treves avec *Ricordi di Londra* (1874) et *Marocco* (1876).

⁴ Cf. Giovanni Ragone, « La letteratura e il consumo: un profilo dei generi e dei modelli dell'editoria italiana (1845-1925) », dans Alberto Asor Rosa (dir.), *Letteratura italiana II. Produzione e Consumo*, Torino, Einaudi, 1983, p. 687 – 772.

⁵ Dans un contexte de désintérêt français à l'égard de la littérature italienne, De Amicis est sans doute l'écrivain italien le plus populaire en France parmi les « mineurs ». Ses romans *Constantinople* (1878), *L'Espagne* (1878), *La Hollande* (1878), *Le Maroc* (1882) sont traduits et publiés chez Hachette.

⁶ Parmi les autres, on cite la Lettera XI, « L'Assemblea di Versailles », dans *La Nazione*, 22 juillet 1873, p. 1 : « Mi diedi a cercare nel centro sinistra e nella sinistra esterna, dove mi tiravano le mie simpatie ».

s'étonne de ce que, tout en étant récemment battue, l'armée parisienne représente encore une source d'unité pour la nation ; ce qui renforce en lui la conviction de la force d'un pays qui a donné la liberté à l'Europe et qui était ami de son Italie en soutenant son « sentimento vivissimo dell'orgoglio nazionale »¹, un sentiment très vif de l'orgueil national.

Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, en 1876, son collègue Marc Monnier assure les lecteurs français que De Amicis est fidèle à la France : « Il aime la France et il nous a défendus pendant et après la guerre, avec une affection vaillante et fidèle »².

Ce n'est pas un hasard, selon nous, que son deuxième séjour à Paris advient en 1878³, date topique pour la parution de *Sans famille* mais aussi pour le projet littéraire de *Cuore*, que De Amicis confie à son amie Emilia Peruzzi⁴ dans une lettre datée la même année⁵. En effet, De Amicis revient dans la ville lumière suite à une lettre de son ami Edmond About qui l'invite à participer au Congrès littéraire international qui avait lieu durant l'Exposition Universelle ; ce qui lui donne le prétexte de se rendre à Paris en qualité de journaliste envoyé à l'exposition pour la revue *L'Illustrazione italiana*, en cachant ainsi sa motivation réelle, c'est-à-dire sa participation au congrès⁶.

Cette fois, l'état d'âme de l'écrivain italien est différent, il pense tout d'abord mieux connaître les Parisiens, dont la situation politique est encore suivie avec intérêt par les lecteurs italiens ; ce deuxième séjour aide en effet De Amicis à comprendre qu'il s'est désormais détaché de la monarchie à laquelle il a naguère fait allégeance sans pour autant partager

¹ « Un italiano poi deve provare un sentimento anche più vivo che gli altri. Io lo provai ... Era la prima volta che vedevo [...] del cielo di quel giorno purissimo che mi pareva cielo italiano » (Lettera IX dans *La Nazione*, 16 juillet 1873, p. 1.

² Marc Monnier, *Scènes de la vie militaire en Italie, l'armée et le peuple*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1876.

³ Edmondo De Amicis, *Ricordi di Parigi*, Milan, Treves, 1878. Sur les rapports de l'écrivain avec la France, voir Alberto Brambilla, *Edmondo De Amicis et la France (1870-1883) : contacts et échanges entre littérature italienne et littérature française à la fin du XIXe siècle*, Cf. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00951573/document>.

⁴ Matilde Dillon Wanke, *De Amicis, il salotto Peruzzi e le lettere ad Emilia*, in AA. VV., *Edmondo De Amicis*, Milano, Garzanti, 1985.

⁵ On peut lire ici l'enthousiasme pour le projet littéraire : « Avevo intenzione di andare a Parigi per l'esposizione e l'ho ancora ma Dio sa se ci potrò andare. Intanto sto scrivendo un libro che ha per scopo l'educazione del cuore e lo scrivo proprio con entusiasmo » Cf. BFCP, dossier 53, fasc. 11, lettre datée du 14 avril 1878.

⁶ Cf. Federico Simonetti (dir.), *L'Illustrazione italiana*, Milano, Garzanti, 1963.

la véhémence antimonarchique des républicains¹. En outre, l'expérience de 1873 lui avait révélé la difficulté de mener à bien un projet littéraire – la littérature de voyage – par ailleurs déjà exploitée par d'autres en Italie ; d'où la recherche de quelques aspects vraiment originaux à offrir au public de lecteurs italiens.

En 1864 Malot a fait construire à Fontenay-sous-Bois un chalet où il habitera jusqu'à sa mort. Il en choisit l'emplacement non loin de la gare pour se rendre régulièrement à Paris et rejoindre les gares voisines pour des promenades. Il est probable que, du fait de sa nature peu mondaine, Malot n'est pas allé au congrès mais il est certain que sa célébrité le précédait dans les salons littéraires parisiens fréquentés par De Amicis où résonnait encore l'écho des articles très élogieux que Taine et Zola avaient consacrés à son œuvre. Malgré la discrétion propre à sa nature d'homme réservé, l'influence de cet intellectuel « au grand cœur » arrive jusqu'à De Amicis et devient pour lui le moteur pour affronter une nouvelle forme de littérature spécifiquement destinée à la jeunesse ; en effet, la même année, De Amicis, revenant de Paris, fait officiellement part à son éditeur de son projet d'écrire un « grand livre neuf », comme nous pouvons lire parmi les nombreuses lettres qu'il lui envoie : « Ce livre sera dicté par la faculté dans laquelle je me sens supérieur aux autres : le cœur. Le sujet sera pris dans mon cœur et le livre s'intitulera *Cuore* »².

Cuore et Sans famille

Cuore, appelé couramment *Il libro cuore*, c'est à dire *Le livre cœur*, a été le texte le plus lu en Italie entre sa publication en 1886 (à peine huit ans après la publication de *Sans famille*) et la fin des années 1960³. Ce roman a connu une fortune littéraire absolue avant d'éveiller

¹ De Amicis défend Paris contre les jugements négatifs des critiques étrangers, en soulignant la fonction européenne de la république française : « E vi sentite disposti a perdonar molto all' orgoglio, quando osservate da vicino le cose, e potete mettervi nei panni d'un popolo che si vede scimiottato dall'universo ». Cf. *Lettera V. Parigi* dans *L'Illustrazione italiana* n°47, 24 novembre, p. 329. Sujet en partie déjà utilisé par l'auteur dans « Alla Francia ». Voir : *Ricordi del 1870-71*, Firenze, Barbera, 1872, p. 72-95.

² Mimi Mosso, *I tempi del cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ad Emilio Treves*, Milan, Mondadori, 1925, p. 39.

³ À cet égard *Cuore* s'inscrit dans une tradition italienne de la littérature enfantine pédagogique qui, depuis la première moitié du XIX^e siècle, avec les œuvres de Cesare Balbo, de Cesare Cantù ou bien encore avec le *Giannetto* d'Alessandro Luigi Parravicini publié en 1837, mêle les idéaux pédagogiques, moraux et patriotiques ; il tranche avec celle-ci grâce au choix d'une esthétique « du cœur » qui, selon nous, doit beaucoup à Malot.

chez certains intellectuels une sourde et un peu triste répulsion¹ jugée ensuite trop rigide et sévère².

Depuis *Grands Cœurs*, une traduction discutable et tronquée, signée par Adrienne Piazzini en 1892 chez Delagrave et rééditée à trente-six reprises jusqu'en 1962, on n'a aucune édition critique en France ; il faut attendre l'adaptation en 1987 proposée par Nouchka Quey-Cauwet aux éditions Larousse dans la collection des « Classiques Juniors » pour avoir une traduction valable de ce texte dont la valeur littéraire a été, il faut le répéter, trop souvent omise par la critique littéraire.

*Cuore*³ se présente comme un récit à la première personne et divisé en épisodes titrés comme *Sans famille* ; une autre caractéristique qui lie les deux romans est que la parole est donnée *a posteriori* à deux je-narrateurs enfants, Enrico Bottini et Rémi, qui, au début du récit, ont presque le même âge : dix ans pour l'italien, huit ans pour le français. Les deux écrivains optent pour un observateur interne au monde décrit ; mais si Rémi reste le protagoniste indiscuté du roman malotien, narrateur unique et homodiegétique, *Cuore* présente cinq perspectives narratives, trois internes et deux externes. À un premier niveau le protagoniste Enrico Bottini note, sous forme de journal intime, les multiples faits de l'année scolaire 1882, faits vécus par les enfants de la troisième classe de la section Baretti de l'école élémentaire de Turin, la belle résidence des Savoie de l'époque. Ce type de narration est traversé par les neufs « récits du mois »⁴, sorte de mise en abyme illustrant la force, le courage, et plus

¹ Voir notamment « Elogio di Franti » de Umberto Eco, dans *Diario Minimo*, Milan, Bompiani, 1992. Le texte date de 1962.

² Cf. Umberto Eco, *Franti strikes again*, in « Il Costume di casa. Evidenze e Misteri dell'ideologia italiana », Milan, Bompiani, 1973, p. 89-91. Pour la traduction française on renvoie à la version insérée dans « Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécourt, notes et postface de Gilles Pécourt suivi de deux essais d'Umberto Eco », Paris, Éditions Rue de l'Ulm, 2001, p. 351-355. Nous renverrons à cette traduction en l'indiquant avec le titre *Cuore* suivi du numéro de page.

³ Le récit s'échelonne sur les neuf mois de l'année scolaire 1881-1882, du 17 octobre qui marque le jour de la rentrée au 10 juillet, jour des vacances. Le choix de ces dates n'a rien de fortuit puisqu'il permet d'évoquer directement le passé proche de l'Italie du *Risorgimento* à travers les figures tutélaires de Cavour mort vingt ans plus tôt en juin 1861, de Mazzini décédé en mars 1872 et de Garibaldi dont la disparition, le 2 juin 1882, est directement évoquée dans le cours du récit. La jeune nation italienne est un des personnages principaux du roman qui évoque les luttes successives menées pour parvenir à l'indépendance au cours des guerres de 1848-1849, 1859 et 1866 dans les « récits du mois ».

⁴ Ces « récits du mois » (octobre : *Le petit patriote de Padoue* ; novembre : *La petite vedette lombarde* ; décembre : *Le petit écrivain florentin* ; janvier : *Le petit tambour sarde* ; février : *L'infirmier de tata* ; mars : *Sang romagnol* ; avril :

généralement, les vertus faisant partie de l'éducation accordée aux enfants à l'époque ; ces récits, placés à la fin de chaque mois narratif, constituent une récompense pour les écoliers à qui le maître les donne à recopier¹ et c'est surtout là qu'on retrouve plus évidemment l'ombre de Malot.

Un autre niveau narratif est constitué des lettres faisant partie intégrante de l'intrigue du roman et que le père et la mère d'Enrico lui adressent pour commenter avec leur vision d'adultes la réalité qui entoure l'enfant, cette réitération soutenant sans doute la fonction pédagogique du roman. À un degré ultérieur de narration, on peut classer ce qu'on appellera la narration *a posteriori* d'Enrico : quatre ans après la rédaction originale, le je-narrateur de *Cuore*, désormais devenu collégien, complète, son *diario* au moment où il le retrouve et en lui faisant donc subir une dernière transformation.

Si les autres niveaux narratifs éloignent sans doute l'architecture des deux romans, c'est au contraire ce dernier stratagème qui lie Enrico à Rémi. Mais si la narration interne à la première personne rapproche le récit d'Enrico et celui de Rémi, De Amicis semble parfois délaïsser l'intériorité de son jeune narrateur au profit de la description détaillée des événements extérieurs : en effet, le protagoniste indiscuté du roman de De Amicis est la nouvelle Italie unie, comme on peut le lire à plusieurs reprises à l'intérieur du texte et en particulier dans la lettre du père d'Enrico datée du 24 mars :

Pourquoi aimez-vous l'Italie ? Pourquoi j'aime l'Italie ? N'as-tu pas trouvé immédiatement mille réponses ? J'aime l'Italie parce que ma mère est italienne, parce que le sang qui coule dans mes veines est italien, parce que l'Italie est la terre où sont enterrés les morts que ma mère pleure et que mon père vénère ; parce que la ville où je suis né, la langue que je parle, les livres qui m'instruisent, mon frère, ma sœur, mes camarades, le grand peuple au milieu duquel je vis, la belle nature

Valeur civique ; mai : *Des Apennins aux Andes* ; juin : *Naufrage*) constituent l'occasion de mettre en scène, à travers leur personnage principal, les provinces italiennes : la Vénétie, la Lombardie, la Toscane, la Sardaigne, la Campanie, la Romagne, la Lombardie, la Ligurie et la Sicile. La diversité de la nation italienne est encore évoquée grâce à la figure d'un des camarades d'Enrico Coraci, l'enfant de Calabre qui fait entrer cette province méridionale et déshéritée dans l'univers des écoliers turinois. Enfin, la patrie s'incarne dans la personne du roi Humbert qui a succédé à son père Victor-Emmanuel en 1878, roi-soldat par son rôle de jeune héros de Custoza.

¹ Pendant longtemps ces récits ont été jugés comme le seul élément narratif du texte. Rappelons, à ce propos, que le récit du mois maintient les perspectives du maître, donc d'un adulte, à l'intérieur de la narration de l'enfant.

qui m'entoure, tout ce que je vois, que j'aime, que j'apprends, que j'admire – tout cela est italien.¹

La lecture de cette apologie de l'« amor di patria » nous donne l'occasion d'introduire un des autres niveaux narratifs de *Cuore*, puisque c'est Monsieur Bottini² qui donne, toujours *a posteriori* - ce qui constitue une mise en abyme supplémentaire à l'intérieur du roman - de l'ordre aux mots écrits par l'enfant « en s'efforçant de ne pas en altérer le sens »³.

Si Rémi écrit son récit en tant qu'adulte, c'est tout d'abord le père d'Enrico qui choisit les mots ; ces deux démarches soulignent l'importance de l'adulte dans le processus de formation de l'enfant dans la vision des deux écrivains.

La géographie romanesque de *Cuore* se borne à Turin et à la partie du Piémont que De Amicis n'a connue qu'adulte, au détriment de la Ligurie de ses origines et du Coni piémontais de son enfance : le roman se déroule donc dans le triangle Turin, Rivoli, - la petite ville située à treize kilomètres de Turin où les familles des protagonistes font des promenades -, et Moncalieri, sur la rive droite du fleuve Pô, c'est-à-dire le lieu des vacances de la famille d'Enrico. En effet l'écrivain, en tant que journaliste, était un lecteur très attentif de la chronique des faits divers citadins et voulait donner un récit fidèle de sa ville. On sait que les lieux du roman sont ceux qu'il connaît très bien, comme l'école Baretti, celle de son quartier, ce qui n'est pas le cas de *Sans famille*. Apparemment, donc, il n'y a aucun lien entre les lieux de la narration et surtout entre le temps de la narration des deux romans : *Cuore* s'étendant sur une année scolaire, *Sans famille* décrivant la vie aventureuse de Rémi de l'enfance jusqu'à l'âge de plus ou moins 22 ans, de 1850 à 1876, à savoir la date de parution de l'œuvre de De Amicis.

Néanmoins, le lecteur peut retrouver certains épisodes clairement d'emprunt malotien épars dans l'œuvre de De Amicis, ce qui prouve notre thèse qu'il avait lu et admirait l'œuvre de Malot, et qu'elle l'avait beaucoup influencé. « Je n'ai pas de famille [...]. Je ne suis qu'un enfant trouvé. Je travaille un peu pour tout le monde »⁴, peut-on lire dans le récit de novembre de *Cuore* titré « La petite vedette lombarde »⁵, et comment

¹ *Cuore*, p. 99-100.

² À remarquer que le lecteur ne connaît ni le nom de son père ni de sa mère ; on connaît, par contre, le nom de sa sœur, Silvia.

³ *Cuore*, p. 5.

⁴ *Ibid.*, p. 48.

⁵ De Amicis raconte l'histoire de la petite vedette lombarde mortellement blessée en 1859 par une balle autrichienne alors que le petit héros renseignait un officier italien sur les positions de l'ennemi, juché au sommet d'un arbre ; on peut mentionner aussi le sacrifice du petit tambour sarde, qui sauve un détachement de

ne pas penser immédiatement au laconique et très connu début du roman de Malot : « Je suis un enfant trouvé », et au fait que Rémi se confronte à de métiers ?

Malot et De Amicis signent deux romans d'initiation où les héros grandissent, l'un, Rémi, en affrontant une série d'aventures, de mésaventures et de drames et en voyageant en France et en Angleterre mais en connaissant aussi un petit peu l'Italie grâce à ses deux maîtres d'origine italienne Vitalis et Garofoli ; l'autre, Enrico, bien que dans une condition statique d'écolier à Turin, en trouvant sa dimension européenne, en recopiant les récits du mois qui lui donnent la possibilité de connaître l'ailleurs, d'élargir sa vision du monde en écoutant à la fois les contes des adultes et en se confrontant avec la vie de ses camarades, les plus pauvres mais aussi les plus riches. Les deux ont besoin de la famille et des maîtres pour grandir et devenir des adultes.

Voulant décrire deux pays-cellules dans un contexte européen qui bouge, les deux écrivains font voyager leurs enfants, Malot, en décrivant des déplacements « réels », De Amicis avec l'artifice de la mise en abyme. Il s'agit donc de deux perspectives à la fois narratives mais aussi pédagogiques semblables avec un seul but : de mettre en évidence l'importance de la famille et de l'institution à l'intérieur du processus de formation d'un enfant. Le but de De Amicis est de former le citoyen italien, le but de Malot de former l'homme européen.

Dans le cadre de ces projets, les deux écrivains dénoncent les mêmes injustices en montrant, entre autres, que le travail des enfants (trouvés et non) fait partie du fonctionnement économique de la société italienne ainsi que de la société française de l'époque. À ce propos il faut mentionner l'un des personnages les plus touchants de *Cuore*, le petit Coretti, qui aide son père dans la vente de bois, Coretti le « vrai petit diable, qui veut toujours faire quelque chose, s'agiter, s'occuper. Il avait déjà transporté sur son dos la moitié d'une charretée de bois tôt ce matin »¹ ; d'autre part « il est bon pour travailler »², peut-on lire dans *Sans Famille* lors de la conversation entre Vitalis et Barberin où la question de la mise au travail des enfants est centrale. Pareillement, si nous pensons au récit du mois d'octobre, « Le petit patriote de Padoue » :

deux ans auparavant, son père et sa mère, des paysans des environs de Padoue, l'avaient vendu au chef d'une compagnie de saltimbanques qui, à coups de poing à coups de pieds et à force de privations, lui

soldats retranchés dans une maison lors de la bataille de Custoza mais paie son geste héroïque au prix fort puisqu'il est amputé après avoir reçu une balle dans la jambe.

¹ *Cuore*, p. 86.

² *Sans famille*, p. 28.

avait appris à faire des numéros. Puis il l'avait emmené avec lui à travers la France et l'Espagne, toujours à le frapper sans jamais lui donner à manger à sa faim¹.

De toute évidence, c'est aussi là qu'on peut récupérer les traits du malotien Garofoli, le *padrone*² de la rue de Lourcine qui exploite les enfants en les soumettant aux lanières et au bâton³.

Influencé certainement par l'auteur de *Sans famille*, De Amicis veut montrer, à travers la figure de l'enfant, le rôle du cœur dans la construction de la morale au sein de la famille et de l'école qui, dans sa vision socialiste, est un lieu de formation patriotique et même démocratique. On peut entrevoir dans ce projet le même cœur qui bat dans la famille élargie chez le maître italien de Rémi : « Un bon maître vaut mieux que le meilleur des livres »⁴ ; « comme tu as du cœur, toi aussi tu feras pleurer et tu seras applaudi »⁵, dit Vitalis à son « élève »⁶ Rémi. À cet égard, significative est l'opinion de Mme Milligan qui, en rapportant les mots du maître de Rémi à propos de la formation de l'enfant, dit : « vous lui donnerez de l'instruction, c'est vrai ; vous formeriez son esprit, c'est vrai, mais non son caractère »⁷.

On peut encore repérer des traces de Malot en lisant « Des Apennins aux Andes », le récit du mois de mai de *Cuore*, où Marco, un petit Génois de treize ans, fils d'un ouvrier, se rend seul de Gênes en Amérique pour chercher sa mère qui était partie deux ans plus tôt à Buenos-Aires pour travailler dans une riche maison et ainsi aider sa famille tombée dans la pauvreté. La traversée en bateau, les rencontres, les aventures de l'enfant montrent la terrible réalité du travail enfantin, et De Amicis semble utiliser le schéma malotien : un enfant qui, après mille péripéties, réalise son rêve en embrassant sa mère perdue et retrouvée.

Formation, instruction, éducation, cœur sont donc des mots qui sonnent d'une manière presque métonymique dans les deux œuvres en question.

¹ *Cuore*, p. 23.

² *Ibid.*, p. 229.

³ Pour une vision complète de la différence entre les deux maîtres-patrons de Rémi, voir encore: Sylvie Martin-Mercier, *Maître et padrone dans Sans famille*, op.cit.

⁴ *Sans famille*, p. 177.

⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁶ Rémi reconnaît à Vitalis le rôle de professeur « Vitalis eut été mon professeur », *Sans famille*, p. 113.

⁷ *Ibid.*, pp. 87-88.

Conclusion

Les deux romans analysés posent, bien que dans des perspectives différentes, deux problèmes, à savoir le rôle de la famille et le rôle de l'Etat dans le processus de formation de l'enfant.

De Amicis, qui à l'époque connaissait un moment à la fois de grande popularité parmi les lecteurs et de forte contestation de la part des intellectuels, entendait bâtir avec *Cuore* un texte unique mettant en exergue le rôle de la famille dans le processus de construction de l'unité politique et culturelle italienne. L'école primaire est d'abord perçue par l'auteur comme le lieu où peut s'estomper la différence, mais non les disparités sociales qui restent très présentes, en faisant partie d'un plus grand projet pédagogique et politique très malotien qu'on a tenté de repérer à l'intérieur du récit.

Malot, de son côté, venait du succès de *Romain Kalbris*¹ et c'est l'éditeur qui lui demande « un roman du même genre » à publier dans le *Magasin d'éducation*². Pendant la rédaction du volume Malot se souvient des objections d'abord pour la question sociale, puis pour la question religieuse qui devait être évitée beaucoup plus rigoureusement³.

En tout cas Malot - comme du reste De Amicis - était conscient qu'il était en train d'écrire un roman pour les enfants mais aussi pour leurs parents : « je devais donc me tenir à leur portée, tout en m'efforçant de ne pas faire hausser les épaules aux parents, comme il arrive trop souvent avec les livres de ce genre »⁴.

Il s'agit pour De Amicis, qui suit sans doute l'exemple de Malot, de contribuer au bonheur des enfants et à leur épanouissement grâce à la force des sentiments qui lient les hommes, grâce au cœur ; c'est en février 1886 qu'il écrivait à son éditeur Treves : « je n'ai plus d'autre pensée, d'autre sentiment que pour mon *Cuore* [...] Ah ! Ils le verront bien, les fabricants de livres d'école, comment il faut parler aux enfants pauvres et comment on tire des pleurs des cœurs de dix ans, sacre dieu ! »⁵. De son côté, « J'ai voulu provoquer leur intérêt, émouvoir leur cœurs », écrit Malot dans *Le roman de mes romans*⁶.

Pour De Amicis et pour Malot, l'enfant est un être perfectible qu'il ne faut pas exploiter mais au contraire éduquer et instruire pour son

¹ Hector Malot, *Romain Kalbris*, Paris, Delagrave, 1884.

² Hector Malot, *Le Roman de mes romans*, Paris, Flammarion, 1895, p. 128.

³ *Ibid.*, p. 129-130.

⁴ *Le Roman de mes romans*, op. cit., p. 133.

⁵ Edmondo De Amicis, Lettre du 16 février à Treves. Mimi Mosso, *I tempi del cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis e Emilio Treves*, op. cit., p. 363.

⁶ Hector Malot, *Le Roman de mes romans*, op. cit., p. 25.

propre bien mais aussi pour la consolidation de l'ordre social : « Ò ma chère maîtresse, jamais je ne t'oublierai. Même lorsque je serai grand »¹, dit Enrico en saluant sa vieille institutrice malade ; « écoute mes leçons, écoute mes conseils enfant, et plus tard quand tu seras grand, tu penseras, je l'espère avec émotion, avec reconnaissance, au pauvre musicien qui t'a fait si grande peur quand t'a enlevé à ta mère nourrice »², dit le « professeur » Vitalis à Rémi.

Les deux récits s'efforcent de mettre en scène l'amour propre des gens humbles qui ont presque toujours du cœur et qui, mêlés aux fils de bourgeois, peuvent, grâce à la famille et à la formation, trouver la voie d'une émancipation sociale, ce qui permet aux romanciers de développer les premiers jalons d'une sorte de socialisme sentimental qui occupe tant de place dans leur vie et dans la notre, Italiens et Français.

(Università degli studi di Napoli « Parthenope »)

¹ *Cuore*, p. 19.

² *Sans famille*, p. 175.